

## Évelyne Rompré. Visages insoupçonnés

Étienne Bourdages

Numéro 132 (3), 2009

Portraits d'une génération

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62934ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourdages, É. (2009). Évelyne Rompré. Visages insoupçonnés. *Jeu*, (132), 116–117.

ÉTIENNE BOURDAGES **Évelyne Rompré**  
**VISAGES**  
**INSOUPÇONNÉS**

Pour faire un portrait qui lui ressemble, il faudrait certainement avoir suivi le parcours d'Évelyne Rompré depuis ses débuts en 1998, alors qu'elle interprète le personnage éponyme d'*Yvonne, princesse de Bourgogne* peu de temps après sa sortie du Conservatoire d'art dramatique de Québec. Pour cerner avec justesse la profondeur ou la souplesse de son jeu, il faudrait certes l'avoir vue dans toutes les productions – plus d'une vingtaine ! – auxquelles elle a prêté son talent au cours des dix dernières années. Car, même si elle campe régulièrement des personnages au petit comme au grand écran, ce n'est pas à travers cette voie qu'elle marque l'imagination du public. En dehors des théâtres, Rompré échappe à l'attention médiatique. Sa voix cristalline, ses traits délicats, sa silhouette fragile, ses yeux bleus, mélancoliques, ses cheveux blonds pourraient facilement la renvoyer à la taxinomie d'une éternelle jeunesse stéréotypée, si elle ne faisait pas preuve d'une intuition solide pour le contre-emploi.

En effet, qu'Évelyne Rompré soit prédestinée par la nature aux personnages de femme-enfant, c'est une idée que son curriculum vitæ tend à démentir. Elle ne joue pas qu'indolence et candeur. Au contraire, le spectateur qui s'attend à ce genre de mièvreries lorsque le rideau se lève risque d'être surpris. En témoigne son interprétation de Marie dans le *Woyzeck* monté par Brigitte Haentjens au printemps 2009. Elle assume sans gêne la dégaine sensuelle et délurée. Bien qu'épisodique, sa présence monopolise l'immense plateau à tout coup. Aguicheuse, sa Marie traîne le landau de son bébé avec langueur, sans grand enthousiasme, retrousse sa jupe et se laisse prendre en réponse à des jeux de séduction peu raffinés. Le caractère détonne par rapport à celui qu'elle proposait au Quat'Sous quelques mois plus tôt : une Anaïs Nin posée et nuancée, un peu à l'écart de la panoplie de personnages colorés d'*Opium 37* d'Eric Jean. Dans cet univers labyrinthique nous faisant revivre la faune des cafés du Paris de l'entre-deux-guerres, la comédienne suggérait un tempérament cérébral et subtil avec la même conviction toutefois que pour le rôle qu'elle tiendrait dans la pièce de Büchner.

La première fois que j'ai vu Évelyne Rompré au théâtre, c'était dans un autre rôle contrastant, celui de Sunna dans la pièce *Unity, mil neuf cent dix-huit*, dans une mise en scène de Claude Poissant. Le personnage peu banal joué par la comédienne m'avait laissé perplexe<sup>1</sup>. Il n'en reste pas moins que cette incarnation de la mort lui permettait de remporter le Masque de l'interprétation féminine dans un rôle de soutien en 2004 de même que le prix du public étudiant remis par le Théâtre Denise-Pelletier en 2006, récompense qu'elle avait déjà obtenue en 2001 pour le rôle

1. Voir ma critique du spectacle dans *Jeu* 108, 2003.3, p. 20-22.

d'Agnès dans *l'École des femmes*. Je l'ai revue par la suite en tête d'affiche dans *Tristan et Yseult* et dans *le Peintre des Madones*, puis dans *Rhinocéros*. Peu importe mon appréciation du spectacle, je retrouvais chaque fois en Rompré une interprète passionnée rendant avec assurance l'intériorité bouillante de ses personnages.

Ce sont par ailleurs deux ardentes jeunes femmes qui la révèlent au public de Québec : Ines dans *Ines Pérée et Inat Tendu*, mis en scène par Jean-Pierre Ronfard au Trident en 1999, et Antigone dans la pièce du même nom, production pour laquelle Brigitte Haentjens la dirige pour la première fois en 2002. Le premier rôle lui vaut en 2000 le Masque de la révélation de l'année, qui souligne également sa prestation dans *les Frères Karamazov*, montés par Reynald Robinson, et pour le second, elle reçoit le Prix des abonnés du Trident dans la catégorie « meilleure interprétation féminine ». On le constate, dès ses débuts sur les planches, Évelyne Rompré ne laisse personne indifférent ; son travail est apprécié tant du point de vue de la critique que de celui du public ou de celui de ses pairs. Elle ne se contente pas d'être une jeune première : ses amoureuses ont du front et ne s'en laissent pas imposer.

C'est sur cette lancée qu'elle ne cesse, dès lors, de faire l'aller-retour entre Québec et Montréal où, après deux apparitions au Théâtre Denise-Pelletier, elle montera sur les planches du Théâtre d'Aujourd'hui en 2001 pour participer à la création de *Titanica, la robe des grands combats* de Sébastien Harrisson. L'année suivante, elle offre une performance endiablée dans *Vacarmes, cabaret perdu* de Dominic Champagne et s'installe presque définitivement dans la métropole.

À l'instar de bien peu de ses consœurs de la même génération – elle est encore à l'aube de la trentaine –, Évelyne Rompré est une de ces privilégiées qui est montée sur scène au terme de sa formation d'actrice et qui ne l'a jamais quittée, cumulant deux, voire trois productions par année. Son savoir-faire est retenu par de bonnes pointures du théâtre d'ici. Elle joue dans *les Troyennes* pour Wajdi Mouawad en 1999 et, l'année suivante, elle sera de la création des *Mains d'Edwige au moment de la naissance* dans le rôle-titre. Dans des spectacles faisant appel à des registres variés, la comédienne est conduite par René Richard Cyr, Françoise Faucher, Serge Denoncourt, Jean Asselin et Daniel Meilleur. Force est de constater qu'on ne peut se contenter d'une première impression renvoyant à un type de rôles précis, Évelyne Rompré n'attendant peut-être que la scène pour révéler ses visages insoupçonnés. ■

Évelyne Rompré (Marie) et Marc Béland dans *Woyzeck* de Büchner, mis en scène par Brigitte Haentjens (Sibyllines, 2009).  
© Lydia Pawelak.

